

1

Profitant de la pause de l'après-midi et d'un soleil passager, à genoux au bord de son toit, talons calés sur le dernier barreau d'une échelle, l'épicier recloue un pan de tôle ondulée chahuté par le vent de la nuit. Sous les coups du marteau, la tôle gronde en ressac. Un vautour noir plane à hauteur de clocher. Sur la tôle, son ombre déformée effleure le poignet de l'épicier. Au tournant de la rue apparaît Isabel Von Hamm, l'épouse du directeur d'école. De sa porte ouverte sur le soleil fugace de Valenzual, l'épicière a pour la passante un regard, chargé de tout ce qui se dit au sujet de cette grande femme, cheveux à l'air, mains aux poches, qui pose avec une élégance assurée ses souliers à talons sur la terre noire de la rue. L'épicière ne se demande pas si son mari, du haut du toit, reluque Isabel Von Hamm. L'homme marié frémit au passage de la femme du voisin.

Plié sur le siège de son bus, tête à hauteur des genoux, front baissé à toucher le bloc-moteur, Pedro Alfonso clippe le couvercle noir du delco, rabat le capot et se redresse à temps pour voir s'éloigner la silhouette, fille de chair et de vent. Pedro vérifie que le starter est en position pour le démarrage. Puis il ferme les yeux et, presque pieusement, se retient de respirer. Ses traits

calmes et pleins se rident, enlaidis de contrariété. Ce lourdaud d'épicier n'aurait pas idée de faire une pause avec son marteau. Un moteur, Mère de Jésus, Sainte Patronne des grands chemins, a besoin d'écoute. Précautionneusement, Pedro tire le bouton noir du démarreur. Le fracas de la tôle ondulée sous les coups de l'épicier l'empêche d'entendre si la première explosion était bonne. Si les suivantes, hésitantes, réclament encore de l'air ou un gaz plus corsé. Il surveille le rétroviseur et voit avec soulagement, fierté, une belle queue de fumée grise pousser au derrière de son bus. Il repousse délicatement, progressivement, le bouton du starter et joue du pied sur l'accélérateur avec la maestria du père Iribartz à sa chapelle sur la pédale de l'harmonium. Il aimerait bien passer la première, embrayer, rattraper Isabel Von Hamm, ralentir en passant à sa hauteur, lui présenter son fier profil de mangeur d'horizon. Il aimerait bien, mais il ne sent pas son moteur assez chaud. Et Pedro Alfonso trouve consolation dans une bonne raison. Doña Isabel est tellement mieux vue de dos. Il est notoire que ses traits ont quelque chose de viril. Que la peau de son visage, mitraillée par quelque maladie d'enfance, attriste ou venge le regard selon que l'on est homme ou femme. Mais quel cou, quelle poitrine, quelle taille, quelle croupe, quelles jambes ! Et cette chevelure noire, sauvage, débordante !

Devinant son moteur enfin prêt, Pedro Alfonso revient sur sa fragile résolution. Starter à peine repoussé, il démarre, baisse la vitre côté chauffeur, porte son bus à la hauteur de Doña Isabel, penche sa face ronde et souriante, dévisage la passante. En même temps, il salue de la main. Isabel Von Hamm répond d'un mouvement de tête qui envoie ses cheveux s'emplier de vent. Sans accélérer, pour ne pas aggraver encore les fumées d'échappement dont il va l'envelopper, Pedro Alfonso dépasse Isabel. Il y a des jours où le soleil se lève deux fois.

Isabel poursuit son chemin vers la scierie. Elle va commander des planches. Pas des planches, a répété Ernesto Von Hamm, son mari. Des croûtes. Des chutes. Ajoutant que, pour le prix, il verrait lui-même avec le régisseur. Isabel a deviné quelque lésine. Si Ernesto avait l'intention de se rendre à la scierie, pourquoi ne pas commander et payer en même temps ? Lui qui prétend aimer l'organisation. Il y aura là-dessous un de ses calculs à la loupe. Mais elle n'a pas cherché à en savoir plus. Ces petites, Isabel les tient en détestation.

Traversant la Place des Fusillés, son regard enveloppe avec sympathie, au centre du square, l'Ouvrier à la salopette drapée dans le bronze. Un jour, et pour toujours depuis, elle lui a trouvé l'air, jambe gauche fléchie, non d'avancer, mais de vouloir se retirer sur la pointe du pied, pour rejoindre les siens dans les vestiaires de la nation. Isabel se dirige à présent vers la Place d'Armes. Car Valenzual a deux places. Deux squares rectangulaires, jardinés, délimités par quatre rues. À chacun son héros. Place d'Armes, c'est un des Pères de la Nation qui tient la pose. Sans intention visible de changer un jour son dolman de marbre pour un veston civil. L'ombre du Général, orientée sud-sud-ouest, confirme qu'il doit être dans les deux heures et demie. Isabel prend à droite. Une route si mauvaise que l'alcade l'a fait doubler d'un trottoir en belles planches, convenablement jointes. On peut y marcher sans patauger, sans avoir à garder les yeux fixés sur ses pieds. Isabel en profite pour lever son regard vers la Cordillère. Le soleil lui caresse le visage. Comme ne l'ont jamais caressé son mari ni aucun des cinq enfants qu'elle lui a faits. Chez les Von Hamm, le visage ne sert qu'à masquer les pensées. Sur le plus économique des modes : l'impassibilité. Ils sont beaux pourtant, le père, les trois garçons, les deux filles. Impassiblement beaux.

Plus on approche, plus la clameur de la scierie engloutit les autres bruits. On ne saurait plus, à seulement les regarder, si les oiseaux et les enfants émettent des sons. Si les chiens aboient. Mais la scierie, c'est Valenzual. Les écoliers sont les enfants de la scierie. Directeur d'école, Ernesto Von Hamm y enseigne le respect de l'ordre des choses et des hommes. Il est ainsi dans l'ordre des choses qu'un directeur d'école bénéficie de ristournes sur la vente des uniformes scolaires, des livres, des cahiers, des stylos. Que soit rémunéré le soin qu'il met à établir le menu de la cantine, à favoriser les fournisseurs les plus compréhensifs. À trier les employés les plus dociles. À recommander au directeur du collège du chef-lieu les dossiers d'inscription des enfants dont les familles savent se montrer reconnaissantes. Enfants qu'il accompagne pour de bon dans leurs études. N'est-il pas, en effet, en association avec le frère de l'alcade, le principal commanditaire de la compagnie de bus qui, chaque année, emporte l'appel d'offres lancé par la municipalité pour le ramassage des écoliers et des collégiens ?

*

Isabel atteint le bras de bois qui barre de blanc et de rouge l'entrée de la scierie. Dans sa guérite en planches grises, le planton est assis, presque tapi, paupières cachant le regard. La femme s'avance, contourne la barrière. Celle-là, il ne la connaît pas. Venue à pied. Ce n'est pas une ouvrière. Ni une femme d'ouvrier. Elle le regarde dans les yeux, décline un bonjour aimable, et l'interroge :

« Où faut-il s'adresser pour commander des planches ? »

Elle ne se comporte pas non plus en ouvrière ou femme d'ouvrier. Le planton n'aime pas les gens instruits. Qu'ils se montrent ou non courtois. D'ailleurs, pour tout dire, il n'aime pas les gens.

C'est un parti plus sûr que de chercher à les soupeser un à un et le meilleur moyen, pour un planton, de conserver son poste. Mais, pour cette inconnue un peu mâle de traits, si femme de corps, si franche de démarche, il se réinvente un sourire.

« Bienvenue à la scierie. Madame trouvera à se renseigner au bureau des secrétaires, troisième porte à main gauche. »

Isabel sourit. S'éloigne. Le planton la suit du regard. De loin, Teresa, la secrétaire de l'accueil, a repéré cette femme bien vêtue qui traverse la cour d'un pas dégagé, sans chercher à ménager ses souliers de ville. Une cliente pour Paco, pense-t-elle. Épaules secouées par un rire qu'elle simule à l'usage de ses collègues, Teresa soulève le téléphone, frappe quelques touches de l'index et du médium. Les deux autres employées du bureau qui miment l'application à leurs tâches ont compris que Teresa appelait Paco et maintenant elles guettent l'arrivée du stagiaire. Ce garçon trop pâle, trop maigre. Trop sensible, trop bien élevé. Et rien en plus, le pauvre, rien. Elles étaient toutes les trois d'accord là-dessus, rien d'attirant pour une femme. Distraites de leurs claviers, bouches serrées sur le pouffement à venir, les secrétaires attendent Paco. Voient déjà ses pommettes se strier d'embarras violacé.

Par les deux portes du bureau font simultanément apparition la visiteuse et Paco. Par crainte de ne pouvoir s'empêcher de rire, la secrétaire de l'accueil désigne silencieusement le frêle stagiaire à la visiteuse. Le temps de remarquer que l'allure virile, le visage marqué de la dame pourraient encore ajouter au cocasse de l'entrevue, au plaisir qu'on aura, entre collègues, à rejouer la scène.

Avec une courtoisie cérémonieuse, désuète, de sa voix mal muée, le jeune stagiaire présente ses collègues :

« Teresa, Ariadna, Fernanda ».

La dame tend la main à chacune. Les regardant dans les yeux, ouvrant pour chacune son propre regard. Tirées de leur

insignifiance, Teresa, Ariadna et Fernanda entendent Paco et la cliente parler planches, croûtes, dimensions, qualité. Le stagiaire invite même Isabel à visiter la scierie. On les regarde sortir. Paco, une demi-tête plus petit, s'efface devant la dame avec sa civilité démodée. Les secrétaires savent bien qu'elles pourraient déjà, sans risque, s'offrir une bonne et sonore pause rire. Mais, pour seul commentaire, Teresa émet une expiration, presque un sifflément. Les regards d'Ariadna et Fernanda fuient vers la fenêtre.

À la porte du bureau, un manœuvre indien, visage muet, tend aux visiteurs deux casques en plastique rouge et des oreillettes protectrices. Laisant le choix du plus seyant à sa cliente, Paco se noie dans le casque qu'elle a trouvé trop large. Pour atteindre les bâtiments de la scierie, vastes hangars habillés de tôle grattée de rouille, il faut emprunter une passerelle franchissant un large bras de boue noire, moirée de fioul. Enfoncés jusqu'aux essieux, des tracteurs y ahanent, balançant à bout de bras des troncs enchaînés. À peine si on perçoit les à-coups des changements de vitesse, le rugissement des reprises. Tous les bruits sont comme anéantis par le hurlement strident des scies. Isabel et Paco ajustent leurs oreillettes protectrices. Les cheminées d'échappement des tracteurs soufflent au ciel des jets de gaz bleu nuit.

La dame a voulu passer devant. Depuis son arrivée à Valenzual, Paco a entendu, écouté même avec curiosité ce qu'échangent en confidences publiques, commerçantes, ménagères et secrétaires de Valenzual. Son épouse, Ernesto Von Hamm, le directeur de l'école, l'aurait choisie riche et grêlée. Les cicatrices ne se transmettent pas aux enfants ; la dot va au mari. Et Isabel avait un père riche. Qui la gâtait. Un piano débarqué de la capitale, au retour du mariage. Et qu'on entend lorsque la scierie fait silence. Cinq enfants. Des partitions, des livres commandés presque chaque semaine à l'agence postale. Elle ne se montre pas souvent à la

messe du père Iribartz. Alors que son mari n'en manque pas une. Pour contrôler son monde sans doute, mais aussi pour tenir son rang. Mérité. Parti de rien, Von Hamm, si on en croit les on-dit. Et elle, si différente.

Et c'est cette femme que le destin confie à Paco. Visage brûlant, il la suit. Au bout de la passerelle, on prend pied sur le béton maculé d'huile du hangar de sciage. Puis c'est un escalier métallique qu'il faut gravir pour atteindre la plateforme de surveillance. Remarquant les talons de la visiteuse, Paco s'inquiète des marches grillagées. Mais elle monte comme on court, sur la pointe des pieds. Et la tension palpable, mouvante de ses mollets tendus sous la jupe dansante trouble à l'extrême le timide jeune homme. Parvenue en haut, Isabel Von Hamm aspire du regard cette activité inconnue.

Grand-messe de puissance, de violence. Par une extrémité du bâtiment, béante à plein-vent, les grumes de bois boueuses, écorchées, se présentent en cortège, enchaînées, pendues à des portiques roulants. Le défilé fait pause quand chaque bille est, à son tour, déposée sur deux traverses aux pieds d'un homme. Seul parmi les présents à porter un casque argenté. Debout devant la grume dont le diamètre excède sa taille, l'homme en observe la coupe, marquée d'un signe rouge sang. Isabel a-t-elle entendu son jeune guide lui crier que cet homme au casque argenté est le tourne-bille ? Qu'il doit savoir déterminer la qualité des grumes, leur fil. Comment, suivant l'angle de coupe, en tirer les poutres ou planches les plus belles, les plus longues, les plus résistantes. Que le tourne-bille de Valenzual est le meilleur du canton, de la région sans doute. Un homme précieux, peut-être irremplaçable.

Pour se faire entendre, Paco a dû approcher son visage de celui de la dame. Et, lorsque d'un geste impulsif, inattendu, elle arrache casque et oreillettes, ses cheveux buissonnants fouettent

les lèvres du stagiaire qui s'écarte, électrisé. Le regard d'Isabel Von Hamm est fixé sur la grume que le palan vient de déposer avec une manière de délicatesse devant l'homme au casque d'argent. Quatre assistants dégagent les chaînes dont les maillons se sont imprimés dans l'aubier en ecchymoses noirâtres. Sourd au martèlement des moteurs, étranger à la bousculade des grumes en amont de son poste, au débit effréné des planches rejetées en aval, le tourne-bille prend le temps d'ausculter le géant étendu, d'en évaluer les qualités, d'en deviner les faiblesses.

Armés de longues barres à mine, les assistants se tiennent prêts à intervenir s'il prenait à l'arbre de ressusciter. Prenant du recul, le tourne-bille se fait chef d'orchestre. Les mouvements précis, inspirés de ses mains, de chacun de ses doigts, dirigent la manœuvre. On dirait que, apprivoisée par les soins pris à la manier, la grume seconde les leviers, tournant volontairement sur elle-même à la recherche de la position voulue. Les assistants ne quittent pas du regard l'homme au casque d'acier. Après moins d'une seconde d'immobilité parfaite des cinq hommes, le tourne-bille tranche soudain l'air à deux mains, de haut en bas. Alors s'avance la scie aux dents estompées par la vitesse du va-et-vient. Éclate et se prolonge un puissant gémissement modulé par l'épaisseur, le grain, le fil du bois. Au bout de sa course, déchirant le vide, enragée, la scie lance un hurlement.

À travers le regard captivé, ardent de sa voisine, pour la première fois le stagiaire a suivi ces opérations routinières comme les tableaux d'un drame, les stations d'un sacrifice. Autour de son poignet gauche, il sent en bracelet les doigts d'Isabel Von Hamm. Brûlants ? Froids ? Tièdes ? Fermes ? Distracts, peut-être. Qu'en pourrait-il savoir ? Sa mère exceptée, jamais une femme n'a cherché son contact, encore moins son appui.

Ils ont quitté le balcon de contrôle, la visiteuse suivant cette fois son guide. Ils ont descendu l'escalier métallique, réemprunté la passerelle, déposé les casques et les oreillettes dans les paumes ouvertes en coupe du manœuvre indien. Devinant qu'Isabel Von Hamm s'apprêtait à quitter la scierie sans passer par les bureaux, le stagiaire lui a rappelé sa commande. Elle a répondu qu'elle la lui ferait parvenir et, lui prenant la main droite dans ses deux mains avec une chaleur hâtive, l'a remercié pour la visite. Un nuage noir, rasant, lourd de pluie pesait sur la vallée. Les sept colonnes de vapeur blanche des séchoirs à bois y dessinaient les pattes grêles d'un mouton difforme.

*

La chronique de ce qui suivit la visite d'Isabel Von Hamm à la scierie sous la conduite du jeune stagiaire a été détaillée tant et tant de fois, sous tant de variantes, entraînant tant d'interprétations différentes, qu'on ne sait par où commencer pour aller au plus vite à l'essentiel. Par le dernier passage à la scierie, le lendemain, de ce cavalier au casque d'argent venu demander sa solde. À la scierie encore, l'absence inexpliquée du stagiaire. Au lointain chef-lieu, après un délai de convenance, la confirmation discrète d'un avis de disparition concernant Madame Ernesto Von Hamm, née Isabel Ordoñez y Cordoba, âgée de trente-neuf ans.

Le planton de la scierie avait été interrogé. Il s'était repassé le film de la sortie des travailleurs. Des silhouettes raturées par la pluie. Isolées ou par groupes. Les Indiens entre eux. À pied, à bicyclette. En ciré, en poncho. Bottes de caoutchouc. Sneakers boueux. Beaucoup d'hommes en casquettes mode U.S., aux couleurs passées, arborant des noms de villes, de clubs, d'universités du monde entier, des sigles de firmes japonaises connues pour

leurs autos, leurs engins, leurs tronçonneuses. Quelques chapeaux ou bérets au-dessus de nuques à cheveux gris. Des femmes coiffées de sacs en plastique. Un planton voit, mais sans toujours proprement regarder. Une cliente venue passer une commande ? Il l'avait remarquée. Arrivée seule, à pied. Et sortie tête nue, juste au moment où la pluie avait repris. Souliers de ville ? Oui. Partie dans quelle direction ? Le bourg, sans doute. De l'autre côté, il n'y a que le village indien. Mais la direction prise par la dame restait une supposition.

Elle avait tout simplement attendu, cheveux frisés en copeaux batailleurs, ruisselants, dans l'abri en planches devant lequel s'arrêtaient les autobus. À l'heure de la sortie de la scierie, des ouvriers, des ouvrières l'avaient rejointe, côtoyée, sans lui prêter attention. Un premier bus avait stoppé, flancs et fenêtres criblés de traînées boueuses. Sans hâte, presque silencieusement, on y avait pris place. Les premiers arrivés, assis. Les suivants, debout. Instantanément les vitres s'étaient voilées de buée. Qui aurait pu remarquer, restée sous l'abri encore encombré, cette grande femme aux traits un peu masculins ? Le second bus partit en direction inverse. Vers le village indien. Après qu'il eut démarré, la femme était toujours là. Petite file de voitures particulières quittant à présent la scierie. Direction, le bourg. Au volant, des cadres, des chefs d'équipe, des secrétaires dont le ménage vit dans l'aisance. Derrière leurs pare-brise ruisselants, à travers l'éventail dégagé par l'essuie-glace, les conducteurs surveillaient la route, attentifs aux formes brouillées des piétons, sans un regard pour l'abri à passagers.

*

Ils étaient sortis à pied. Le tourne-bille, devant, en bottes noires et ciré gris puis, à courte distance, le jeune homme, son veston

de pauvre tissu trempé aux épaules, déjà sûrement transpercé. Isabel n'avait vu que l'homme. Il passait devant la guérite. Puis franchissait la barrière au bras rouge et blanc brandi vers le ciel opaque. Débouchant sur la route, il avait tourné vers l'est, face au vent. Baissant le front sous son casque argenté pustulé de gouttelettes, il était passé à moins d'un mètre de l'abri à passagers. Elle avait pu entendre le claquement des bottes contre ses mollets. Il allait en direction du village indien. Isabel avait quitté l'abri, l'avait suivi. Sous la pluie presque froide, des brouillards s'élevaient du fond de la vallée, émoussant le regard, étouffant les bruits lointains. On entendait seulement la mitraille des gouttes criblant l'asphalte, l'herbe des bas-côtés, les feuilles des peupliers. Ils laissèrent à main gauche la piste ravinée d'ornières qui dessert le village indien. Ici s'arrêtent les prés et les champs. La vallée se rétrécit en goulot. Le tourne-bille avait sans doute perçu depuis un moment une présence derrière lui. Il ne s'était pas retourné.